

La presse en parle



Avril 2018

Aux écritures du réel, l'œil brûlé des mots.

Pour cette 4^{ème} édition, la biennale consacre un large espace aux déplacés, aux réfugiés et témoigne un vif intérêt des auteurs pour dire leurs maux.

« De l'autre côté de ce mur intérieur, un discours universel œuvre à déconstruire une fin des temps. « No Border », de Nadège Prugnard, participe à cette tentative. Ce texte ivre écrit à la « jungle » de Calais renverse les codes de son sujet. Les cris cognent sur nos propres fêlures, mais l'inverse aussi. Tous les mots circulent d'un Je à l'Autre dans cette mélodie bestiale, et ces reflets incessants traduisent la parole commune des expatriés d'un monde où l'on a délogé la tendresse.



Aux écritures du réel, l'œil brûlé des mots

Pour cette 4^{ème} édition, la biennale consacre un large espace aux déplacés, aux réfugiés et témoigne un vif intérêt des auteurs pour dire leurs maux.

Marseille (banche du Rhône), correspondance

D'un lieu à l'autre, une convergence des rebroussements

RENCONTRE

Un jour, Guy Allouche... Sa tête explosait. « J'ai trouvé des déclencheurs d'écriture. Un jour, j'ai débarqué dans la « jungle » avec 500 fleurs, juste ça, et les gens me sourlaient, venaient me parler. Une autre fois, en robe de mariée... J'ai vu tellement de douceur, de gentillesse... »

Comment raconter? Celle qui aime la poésie sonore, la recherche lexicale, devait trouver les mots. *No Border*, qu'elle a présenté en avant-première le 12 février dans une lecture au Théâtre de l'Echangeur, à Bagnolet (Seine-Saint-Denis), est un démontage poétique du système, une tresse qui mêle sa vie intime, ses fêlures, avec les drames de ces êtres humains à la fois « morts et vivants ». « Nous sommes tous des réfugiés du capitalisme », aime-t-elle à dire. Sa violence verbale fait penser à la performeuse espagnole Angélica Liddell, mais son style est différent : assise simplement à sa table, elle lit d'un souffle continu. ■

CLARISSE FABRE

No Border, de Nadège Prugnard, mis en lecture par Guy Allouche. Le 22 mars au festival Les Marmottes artistiques, à Nanterre (Hauts-de-Seine), le 31 mars, au Théâtre la Cité, Marseille, les 14 et 15 avril au festival Les poétiques du canal, Colombelles (Calvados).

Le Monde

Clarisse Fabre – Février 2018

Nadège Prugnard démonte la jungle avec des mots

D'un long séjour à Calais, elle a rapporté la pièce « No Border »

Nadège, c'est la copine. Elle entre dans un bar et en un instant connaît tout le monde. Du genre à taper une cigarette vite allumée sous la mèche blonde et le béret. Elle fait penser à l'héroïne de Bonnie and Clyde, sauf qu'elle ne fait pas les banques. C'est le capitalisme qu'elle veut dynamiter, avec les artistes qui l'accompagnent depuis une vingtaine d'années. L'ancienne étudiante en philosophie a choisi le théâtre « pour être au contact du monde ».

Elle a trouvé de la matière au Théâtre d'Aurillac, où elle était artiste associée de 2008 à 2014. « *Le théâtre de rue brasse large, du punk à chiens à la bourgeoisie lettrée* », explique celle qui n'aime pas les frontières, quelles qu'elles soient. Elle a beaucoup écrit, et un recueil de ses textes vient de paraître chez Al Dante : *M.A.M.A.E – pour Meurtre Artistique Munitions Action Explosion*. Depuis quelque temps, elle a posé ses valises au Centre dramatique national de Montluçon (Allier), où elle va recréer, le 15 mai, pour les 50 ans de Mai 68, *Women 68 même pas mort*. En avril, elle sera en résidence à la Chartreuse d'Avignon pour une création sur le fado.

Nadège Prugnard démonte la jungle avec des mots

D'un long séjour à Calais, elle a rapporté la pièce « No Border »

RENCONTRE

Nadège, c'est la copine. Elle entre dans un bar et en un instant connaît tout le monde. Du genre à taper une cigarette vite allumée sous la mèche blonde et le béret. Elle fait penser à l'héroïne de Bonnie and Clyde, sauf qu'elle ne fait pas les banques. C'est le capitalisme qu'elle veut dynamiter, avec les artistes qui l'accompagnent depuis une vingtaine d'années. L'ancienne étudiante en philosophie a choisi le théâtre « pour être au contact du monde ».

Elle a trouvé de la matière au Théâtre d'Aurillac, où elle était artiste associée de 2008 à 2014. « *Le théâtre de rue brasse large, du punk à chiens à la bourgeoisie lettrée* », explique celle qui n'aime pas les frontières, quelles qu'elles soient. Elle a beaucoup écrit, et un recueil de ses textes vient de paraître chez Al Dante : *M.A.M.A.E – pour Meurtre Artistique Munitions Action Explosion*. Depuis quelque temps, elle a posé ses valises au Centre dramatique national de Montluçon (Allier), où elle va recréer, le 15 mai, pour les 50 ans de Mai 68, *Women 68 même pas mort*. En avril, elle sera en résidence à la Chartreuse d'Avignon pour une création sur le fado.

Un jour, Guy Allouche l'appelle. Le metteur en scène, fils de mineur, dirige dans le Pas-de-Calais la scène nationale Culture commune, implantée sur l'ancien carreau de mine de Loos-en-Gohelle. De fil en aiguille, une idée leur vient : Nadège va passer du temps à Calais auprès des migrants, puis ensemble ils créeront une pièce (elle sera présentée du 19 au 24 novembre à Culture Commune). Une résidence d'écriture dans la « jungle », en quelque sorte. Pendant plus de deux ans, Nadège Prugnard y fait des séjours avec des interruptions, avant que le camp ne soit démantelé à l'automne 2016.

« C'est très nietzschéen »

Avec l'Auberge des migrants, qui prépare les repas, elle entre en contact avec des Iraniens, Soudanais, Afghans. Quelques rencontres la hantent encore : « *Pour ne pas se faire violer pendant la traversée, une femme s'était mutilée le visage. Mais du coup, des hommes l'ont larguée dans le désert.* » Il y a ce jeune Soudanais qui lui montre la photo de sa petite sœur décapitée. « *On n'en a rien à foutre de ton théâtre!* », lui a dit un jour un réfugié. « *Je me suis demandé : est-ce que la douleur est quantifiable? C'est très nietzschéen : il faut*

rester vivant malgré la douleur. » Sa tête explosait. « J'ai trouvé des déclencheurs d'écriture. Un jour, j'ai débarqué dans la « jungle » avec 500 fleurs, juste ça, et les gens me sourlaient, venaient me parler. Une autre fois, en robe de mariée... J'ai vu tellement de douceur, de gentillesse... »

Comment raconter? Celle qui aime la poésie sonore, la recherche lexicale, devait trouver les mots. *No Border*, qu'elle a présenté en avant-première le 12 février dans une lecture au Théâtre de l'Echangeur, à Bagnolet (Seine-Saint-Denis), est un démontage poétique du système, une tresse qui mêle sa vie intime, ses fêlures, avec les drames de ces êtres humains à la fois « morts et vivants ». « Nous sommes tous des réfugiés du capitalisme », aime-t-elle à dire. Sa violence verbale fait penser à la performeuse espagnole Angélica Liddell, mais son style est différent : assise simplement à sa table, elle lit d'un souffle continu. ■

CLARISSE FABRE

No Border, de Nadège Prugnard, mis en lecture par Guy Allouche. Le 22 mars au festival Les Marmottes artistiques, à Nanterre (Hauts-de-Seine), le 31 mars, au Théâtre la Cité, Marseille, les 14 et 15 avril au festival Les poétiques du canal, Colombelles (Calvados).

Women 68 même pas mort. En avril, elle sera en résidence à la Chartreuse d'Avignon pour une création sur le fado.

Un jour, Guy Alloucherie l'appelle. Le metteur en scène, fils de mineur, dirige dans le Pas-de-Calais la scène nationale Culture commune, implantée sur l'ancien carreau de mine de Loos-en-Gohelle. De fil en aiguille, une idée leur vient : Nadège va passer du temps à Calais auprès des migrants, puis ensemble ils créeront une pièce (elle sera présentée du 19 au 24 novembre à Culture Commune). Une résidence d'écriture dans la « jungle » en quelque sorte. Pendant plus de deux ans, Nadège Prugnard y fait des séjours avec des interruptions, avant que le camp ne soit démantelé à l'automne 2016.

« C'est très nietzschéen »

Avec l'Auberge des Migrants, qui prépare les repas, elle entre en contact avec des Iraniens, Soudanais, Afghans. Quelques rencontres la hantent encore : « Pour ne pas se faire violer pendant la traversée, une femme s'était mutilé le visage. Mais du coup, des hommes l'ont larguée dans le désert. » Il y a ce jeune Soudanais qui lui montre la photo de sa petite sœur décapitée. Que peut faire l'art face à ce désastre ? « On n'en a rien foutre de ton théâtre ! » lui a dit un jour un réfugié. « Je me suis demandé : est-ce que la douleur est quantifiable ? C'est très nietzschéen : il faut rester vivant malgré la douleur. » Sa tête explosait. « J'ai trouvé des déclencheurs d'écriture. Un jour, j'ai débarqué dans la « jungle » avec 500 fleurs. Juste ça, et les gens me souriaient, venaient me parler. Une autre fois, en robe de mariée... J'ai vu tellement de douceur, de gentillesse... »

Comment raconter ? Celle qui aime la poésie sonore, la recherche lexicale, devait trouver les mots. No Border, qu'elle a présenté en avant-première le 12 février dans une lecture au Théâtre l'Echangeur, à Bagnolet (Seine-Saint-Denis), est un démontage poétique du système, une tresse qui mêle sa vie intime, ses fêlures, avec les drames de ces êtres humains à la fois « morts et vivants ». « Nous sommes tous des réfugiés du capitalisme », aime-t-elle à dire. Sa violence verbale fait penser à la performeuse espagnole Angelica Liddell, mais son style est différent : assise simplement à sa table, elle lit d'un souffle continu.



Marie Josée Sirach - Juillet 2017

Voyage sans retour dans la Jungle de Calais

Elle a noté leur nom. Un à un. Elle sera ce rempart contre l'oubli. Elle sera la mémoire vive de ces jeunes hommes qui tentent depuis des mois de traverser la manche, de rejoindre l'Angleterre où les attend un frère, un cousin lointain, un vieil oncle. Alors elle a noté leur nom, scrupuleusement. Certains ont disparu, peut-être engloutis par les eaux. Sans sépulture. Mais pas sans nom. Des larmes coulent sur le visage de Nadège Prugnard. Première lecture de « No Border » l'autre matin à la Chartreuse de Villeneuve-Lez-Avignon. Moment Intense. On est suspendu à ses lèvres. Elle s'accroche à la table, tanguée au fil de ce récit brut, mais ne sombre pas. Elle martèle les mots. Ça claque. Ça fait mal. Ça bouscule notre conscience. Bonne ou mauvaise. Chacun y reconnaîtra la sienne.

C'est un long poème épique, une tirade coup-de-poing pour raconter une expérience de vie, deux ans durant, dans la « jungle » de Calais. Nadège Prugnard ne fait jamais les choses à moitié. Eternelle révoltée, belle et rebelle, elle ne se contente pas d'images diffusées à la va-vite et de



discours lénifiants. Elle a foncé à Calais. Avec des fleurs. Elle a porté des fleurs aux enfants de la jungle. En signe de bienvenue. Elle a bu du thé avec eux, mangé du mafé avec les doigts, ri devant leurs milles et une astuces de survie, pleuré en silence à l'écoute des drames racontés avec pudeur. Elle a couru sur la plage pour hurler sa rage.

Faire tomber les murs.

Insulter la mer. Insulter les barbelés de la forteresse Europe. Insulter les flics. No Border. Lever les frontières. Faire tomber les murs. Ceux qui se sont dressés dans les têtes. Ceux qui engendrent la haine et la peur et finissent par nous avilir tous autant que nous sommes, que l'on soit d'un côté ou de l'autre. Alors Nadège Prugnard dégage ses armes, les seules qu'elle possède, des mots pour retrouver notre dignité perdue. Pour dépasser la honte qui ne dit pas son nom et s'incruste insidieusement dans la peau et dans les têtes. Pour être de nouveau capable de les regarder dans les yeux. Eux, ceux qu'on laisse croupir dans des no man's land à ciel ouvert. A Calais ou à Lampedusa. Ni la boue, ni le froid, ni la pluie, ni le vent de les feront renoncer. Ils ont bravé la guerre, les exécutions sommaires, Daech, la famine, la misère. Ils ont défié la mort. Ils sont là, dans des conditions indignes, debout, dignes. Ils ne demandent qu'à vivre.

Que peut faire un artiste ? Porter des fleurs pour écrire. Porter des fleurs et converser avec Vénus, la première étoile qui allume le ciel mais peine à éclairer nos âmes. Porter des fleurs pour retisser des liens d'humanité. Dans la « jungle » de Calais, on parle la langue du cœur avec les mains, avec les yeux. La langue du cœur, celle qui se passe d'interprète et rapproche les hommes, d'où qu'ils viennent. Porter des fleurs pour conjurer l'impuissance, rompre avec l'immobilisme. Agir. Etre là. Se manifester. Manifester.

Fin de la lecture. Il y en aura d'autres. A la Chartreuse, à l'ombre des platanes centenaires, le temps semble s'être arrêté.



MEDIAPART

Jean-Pierre Thibaudat – Octobre 2017

Le plus souvent, ces slogans sont extraits d'un texte de Nadège Prugnard intitulé No Border, une commande de Guy Alloucherie, fruit d'un long séjour dans la jungle de Calais. Le spectacle sera créé l'an prochain. Extrait d'une des premières pages de No Border : « Il n'y a pas de route au pays des cadenas un écho sans réponse un gueuloir pour violons chaque tas de cailloux est une menace / là où on ne voit rien se trouve la mort le viol la douleur je me cache de noir en noir dépouillée de mon auréole ma capuche est pleine d'ombres ma famille est morte mes sœurs ont été violées sur la route d'Atbara qui mène à Khartoum They take all my people I dont want to say anything I dont want to say anything c'est trop dur d'en parler / ces vêtements je sais pas à qui c'est j'ai pas de papier je m'appelle Bachir je m'appelle Jérusalem je suis Akbar Mohammed Bijan Abdulhah Hicham Nadia je viens en foule avec mon corps on est des milliers de morts à marcher on est des millions de noms qui se collent aux pieds (...) »

Théâtre du blog

Stéphanie Ruffier – Avril 2017

De la parole et du sens, voilà en substance ce que nous offre Nadège Prugnard, préleveuse de mots dans le terreau du réel, comme d'autres carotent la banquise. Il y a deux ans, Guy Alloucherie avait confié à celle qui dirige la compagnie Magma Performing Théâtre, un nouvel arpentage : la jungle de Calais.

Il prépare avec sa compagnie Hendrick Van Der Zee une exploration circassienne de cette grande tragédie de toujours, intensément contemporaine, la migration. Pour cela, il s'appuie sur une auteure de talent. Attention, rien de la posture de l'artiste qui descend de sa tour d'ivoire pour ausculter de loin les êtres en souffrance. Nadège Prugnard a usé ses semelles dans les bars, et sur les routes du Cantal (voir Le Théâtre du Blog), et a rencontré femmes en



lutte, militant-e-s ruraux pour amplifier avec superbe leurs maux souvent tus. Elle se pose résolument la question de la frontière entre l'autre et soi, de l'intime et de l'impudeur, et n'hésite pas à se confronter à sa propre impuissance, à ses exils, à ses errances.

Quand nous l'avons écoutée une première fois à la Chartreuse (profitons-en pour saluer cet admirable lieu de résidences d'écriture), elle en était encore à une étape de défrichage, face à des monceaux de rushs sonores. Sa proposition se vivait comme un jet, comme une sorte de poème ininterrompu où se mêlent des centaines de voix d'hier et d'aujourd'hui, voix d'exils, traduites par fragments, comme tombées d'une tour de Babel à la démocratie branlante. La simplicité d'un : « Je suis perdu » nous transperce. Il y a ceux qui ne veulent pas parler, ni être pris en photo. Il y a la litanie des prénoms, des pays d'origine, des mots à pleurer, de l'anglais de cuisine, la langue de la bricole. Il y a l'avis des gens qui savent, qui disent qu'on « ne fait pas de théâtre avec de bons sentiments ». Il y a la beauté comme vaccin contre le fascisme. Nadège Prugnard creuse la terre et la boue, en exhume le vers, ce versus latin, ce sillon de la charrue, plaie béante à ciel ouvert. Elle y décèle les bombes pernicieuses de l'ultra-libéralisme qui nous tue tous, qui enfume salement nos impuissances et nos révoltes. « Je fais remonter le poème avec les doigts », dit-elle. Et explose à intervalles réguliers ce refrain : « nos tremblements couronnés et trahis », puis surgit comme une fusée de détresse, la peur d'Idir : « Je me sens pas réel. »

C'est un grand texte debout, un écrit au tissage cosmopolite qui entrelace les témoignages de migrants, mais aussi ceux d'habitants et de bénévoles, qu'on entend moins souvent.

Dans un style irrigué par la rue et le rock, ses terres d'élection. Ça pue le vrai, le vivant, la douleur et la joie. Ça embaume aussi : métaphore enivrante et omniprésente de Vénus, étoile, guide, besoin d'amour, « comme on frappe un amoureux, comme on embrasse un monstre ». Alain Bashung rôde.

Mots crus en intraveineuse, langues tout en en cris, larmes et tambours, rythme enflammé par la lave de l'émotion... Nadège Prugnard éruptive et sensible, sait nous parler d'eux, de nous. Elle nous réapprend à écouter ce grand hurlement de l'Histoire, là, tout proche. Nous suivrons de très près la création qui suivra.

Théâtre du blog

Stéphanie Ruffier – Octobre 2017

Nadège Prugnard défend avec un engagement total *No Border*, magnifique texte-monde sur la perte et la perte, nourri de ses séjours dans les camps de Calais. Jamais elle ne louvoie avec la périlleuse posture de l'artiste qui vient voir et dire la détresse, elle se met à nu, littéralement : « Je viens en foule avec mon corps », dit-elle. Et là encore, on la suit dans une autre boue, celle des chiffres triviaux, des prénoms glorieux porteurs de destins, des étoiles et des fleurs de rhétorique.

Après avoir écouté une deuxième lecture très aboutie à la Chartreuse en juillet dernier et vu de nombreux spectateurs submergés par l'émotion, nous avons envie de dire et redire que cet épique poème de combat doit absolument être expulsé sur un plateau : nous attendons avec impatience que fleurisse la mise en scène de Guy Allouche qui mettra des images et des corps sur ces paroles récoltées sur les immondices de notre civilisation. Nadège Prugnard dépose à nos pieds des voix minées par l'angoisse, le voyage harassant et les rêves déçus d'une Europe accueillante.

Des voix-mines aussi, armes poétiques de combat, obstacles devant nos yeux et sous nos pieds, pour nous rappeler notre responsabilité et notre devoir d'humanité. Ne manquez pas d'aller voir, dans la même énergie militante, des images de l'installation *Pas pieds in Montluçon*. Criantes de sincérité et d'urgence, voilà des œuvres essentielles où sont pesés nos maux.

 la montagne Octobre 2017

« No Border », paroles intimes et mots ultimes cueillis à Calais

Elle a passé deux ans et demi à arpenter la « jungle » de Calais.

De cette véritable immersion, de ces rencontres, de cette expérience, au plus près des « exilés, hommes et femmes, qui fuient la guerre et la dictature dans leur pays », Nadège Prugnard a édifié *No Border*, un texte sur leurs errances, sur leurs conditions de (sur)vie dans cet « immense camp de bâches, de sable et de bois » pour

questionner avec eux non seulement l' « à vif de la violence qu'ils subissent, l'obscénité de ce mur infranchissable qu'on érige sous leurs yeux, mais aussi le sens de notre communauté et l'état de notre démocratie. *No Border* est une odyssee faite de milles voix, milles espoirs inassouvis, milles révoltes inconsolables, c'est aussi en filigrane l'histoire de ma propre traversée à arpenter sans relâche le ghetto calaisien » explique Nadège Prugnard

 **la montagne** **Octobre 2017**

Nadège Prugnard sensibilise à la question des réfugiés.

La Java des Paluches, place saint Géraud, était silencieuse ce lundi soir. Nadège Prugnard a lu d'une voix théâtrale son texte *No Border*, qu'elle a écrit avec ses expériences vécues dans la Jungle de Calais : « la difficulté était de rendre compte du phénomène malgré la complexité des différents acteurs qui y prennent part » Le texte de Nadège Prugnard compile les paroles des différentes personnes qui gravitent autour de la jungle : « Je suis Mohamed, arrivé il y a trois semaines », « je suis Philippe, Policier », « Je suis Sarah, ici depuis 4 mois », « Je suis Thomas, militant anarchiste ». L'auteure raconte aussi ses moments de doutes personnels, la dureté des voyages entrepris par les réfugiés, mais aussi les quelques instants joyeux vécus, malgré la misère.